

« New Deal » à l'école

Michel Pellaton

Introduction

Tout change avec le temps et la pédagogie n'échappe pas au phénomène. Les méthodes d'enseignement, la formation des enseignants, les contenus des plans d'étude, tout est affaire, au mieux, de civilisation et d'époque, au pire, de modes. Au-delà de ces changements subsistent pourtant les relations qu'entretiennent entre eux les éléments différents qui forment l'entreprise pédagogique. Pour qu'il y ait éducation, il y aura toujours quelqu'un (l'enseignant) qui cherche à développer chez quelqu'un d'autre (l'apprenant) certaines compétences au moyen de certaines méthodes.

Pédagogues et historiens se sont intéressés au lien qui unit - pour ainsi dire - enseignant et enseigné. Ce lien, nécessaire, inévitable, s'est profondément modifié, du moins en apparence. Quelle différence entre ce que l'on imagine des relations maître-élève dans la Grèce antique et celles que suggère le tableau d'Anker montrant une salle de classe au début de notre siècle !

Mais est-ce le lien éducatif qui a changé ou est-ce autre chose ? Enseignant depuis plus de vingt ans à des ados¹ terminant leur scolarité (8e et 9e années), j'ai constaté un changement dans mes relations avec les élèves. Elles se font plus distantes, plus anonymes, et je me suis souvent interrogé sur le pourquoi de ce changement. Observation des classes, discussions avec mes collègues, avec d'anciens élèves, avec les élèves actuels, m'ont apporté des éléments de réponse, dont aucun n'est pleinement satisfaisant ni n'explique tout.

Le pensée que la différence d'âge entre mes élèves et moi-même augmente avec les années m'a amené à l'idée que ce n'est pas tellement la nature du lien éducatif qui se modifie car sa nature, dans la perspective de l'équation dont je parlais plus haut, ne peut pas fondamentalement changer : elle consiste, comme le dit le titre d'un ouvrage de G. Goumaz, en une « relation de confiance ». Non, ce qui change, ce sont les conditions de l'établissement du lien éducatif. Ainsi, un élève n'aura pas la même attitude face à un enseignant qui pourrait être son grand frère et face à un autre qui aurait l'âge de son père ou de son grand-père. Va jouer également le fait que l'enseignant soit une femme ou un homme. Ces différences seront évidemment plus patentées chez un ado à la psychologie difficile, mais c'est un facteur qui est néanmoins à l'œuvre chez tous.

Cette idée - l'influence de l'âge de l'enseignant sur l'établissement du lien éducatif - m'a amené à m'interroger sur l'autre terme de la relation : l'élève lui-même. A-t-il changé au cours du temps ? Mais ici, ce n'est pas l'aspect évolutif naturel des ados (eux aussi prennent de l'âge) qui a intéressé ma réflexion, ce sont les ados de 12-15 ans dans leur ensemble, en

¹ J'emploie dans ce travail le terme *ados* (sans guillemets) pour désigner les adolescents des trois dernière années de l'école obligatoire (13-15 ans) mais aussi les 15-18 ans (*teenagers* en anglais) ; j'utilise aussi le terme *profs* parce que, comme le mot *ado*, ce sont les mots que les jeunes donnent aujourd'hui aux deux partenaires du lien éducatif.

tant que groupe d'individus : les ados auxquels j'ai affaire aujourd'hui sont-ils les mêmes que ceux d'il y a vingt et quelques années ? S'ils ont changé, qu'est-ce qui a changé en eux, et pourquoi ? Comment, alors, sur des bases différentes, établir un lien éducatif qui permette à l'équation pédagogique de fonctionner de manière satisfaisante ? Voilà les questions que je me propose d'aborder dans les lignes qui suivent.

Changements

Pour les milieux enseignants, il ne fait aucun doute que les élèves ont changé, et je partage cet avis. Ce changement fait obstacle à la mise en place du lien éducatif. L'établissement du lien éducatif n'est pas chose aisée, ainsi que le montre M. Cifali qui explore le sujet d'un point de vue psychanalytique.

Cependant, les mécanismes que la psychanalyse met en lumière ne nous aident pas beaucoup lorsqu'il s'agit de comprendre des comportements collectifs, des tendances comportementales observées largement chez les élèves, indépendamment de la psychologie de leur âge et de leur histoire psychologique personnelle. La psychologie de l'ado ne varie pas avec le temps, elle est intemporelle. Mais cette psychologie, l'ado va l'exprimer, la rendre visible, à travers la mentalité qui est celle de son époque, du groupe social auquel il appartient, de l'environnement familial dans lequel il vit. C'est une idée centrale de N. Elias dans sa *Civilisation des mœurs* que ce n'est pas le fonctionnement psychique de l'homme qui a changé avec le temps, mais la manière d'exprimer ce fonctionnement, la construction sociale que l'on nomme mentalité.

L'ado qui arrive dans nos écoles aujourd'hui n'a pas la même mentalité qu'il y a vingt ans, et c'est cela qui a changé. La mentalité des ados a changé parce que la société a changé. Il s'agit donc de comprendre qui est l'élève qui nous arrive car il vient avec tout un bagage comportemental nouveau, acquis dans sa famille et dans son environnement social, bagage qui se superpose à sa psychologie d'ado et à ses idiosyncrasies. En fait, l'école s'adapte bien plus aux élèves qu'ils ne s'adaptent à elle. Dans le cas contraire, il n'y aurait jamais de changements, jamais de réformes scolaires !

Les changements de mentalité sont des processus lents ; d'autre part, l'école, qui est une institution, n'est pas capable de s'adapter instantanément aux changements, si tant est qu'ils soient toujours perceptibles en cours d'évolution. Arrivent alors des moments de crise où, les changements s'étant accumulés, on réalise brusquement le changement. Je crois que nous sommes actuellement dans une telle période.

Plusieurs phénomènes ont contribué à changer la mentalité des ados. Je vais en examiner deux, dont l'un est un changement général de la société qui s'est répercuté directement sur la mentalité des ados. Il s'agit du changement du modèle de vie adopté par les adultes (idéal de vie), ce qui change les rapports entre parents et enfants, entre ados et adultes, entre élèves et profs.

L'autre phénomène est l'accession des ados en tant que groupe au statut de quasi-classe sociale, ou de minorité ; en tous cas, au statut de groupe suffisamment distinct pour être - et vouloir être - pris en compte au même titre que tout autre groupe social reconnu, sans plus être

mis à part à cause de l'âge. Ce nouvel état de choses n'est pas sans avoir des répercussions sur le lien éducatif, et la combinaison avec le premier phénomène conduit à une situation pour le moins curieuse qui ne facilite ni l'intégration des ados dans l'école, ni la compréhension de ces ados par les profs.

Un nouvel idéal

Les sociétés humaines prônent toutes un idéal de vie, un modèle social auquel tout le monde se conforme plus ou moins. Il est évident que l'éducation en général, et l'école, expression officielle de l'éducation, reflète et tend à reproduire ce modèle social. Au cours du temps, il me semble qu'il y a eu changement de cet idéal de vie et que notre époque est en passe d'adopter un idéal différent de celui de nos pères, mais que ce dernier est encore bien présent, en particulier dans l'école, qui reflète – lentement - les changements sociaux plus qu'il ne les suscite.

Pour les sociétés anciennes, l'idéal de vie était la vieillesse, aboutissement et satisfaction d'une vie de travail et de tâches menées à bien. Le temps des semailles terminé, arrive le temps de récolter, de récolter honneurs, considération, respect. La vieillesse, temps de la sagesse et de la connaissance venues de l'expérience, conférait aux anciens le rôle capital de gardiens et transmetteurs de la tradition. Dans ce contexte, les plus jeunes écoutaient et respectaient les anciens pour leur sagesse et leur savoir. Aujourd'hui, les aînés - comme on dit pudiquement - sont éloignés dans des maisons de retraite, on les fait vivre ensemble, à l'écart de la société, comme des choses un peu gênantes et parfaitement inutiles.

La montée de la bourgeoisie, dès le XVI^{ème} siècle spécialement, a mis en valeur l'homme mûr, le travailleur, le pilier de la société. C'était lui aussi qui partait coloniser le monde pour la plus grande gloire de son roi ou de sa patrie. Réussite sociale et professionnelle à plus ou moins grande échelle, tel a été l'idéal de vie prôné par les sociétés occidentales. C'est aussi à cette époque qu'a été mise en place l'école qui est encore en grande partie celle que nous connaissons. Dans ce contexte, les jeunes étaient vus comme des adultes en puissance. On trouve des pages très intéressantes à ce sujet dans le chapitre sur l'éducation sexuelle du livre de N. Elias.

Après la deuxième guerre mondiale, avec le baby-boom et la prospérité, la société tend à se modeler sur la jeunesse. Tout le monde se veut jeune, dans son habillement, dans ses loisirs, dans sa manière de penser. Il y a là un paradoxe : peut-on être à la fois jeune et adulte ? La société a mis des limites ; elle a inventé le « jeunisme » pour stigmatiser l'excès de jeunesse chez l'adulte. Mais la jeunesse est à la mode. Les parents veulent être jeunes avec - comme ? - leurs enfants. Pour les adultes, l'essentiel devient les loisirs, l'amusement sans soucis - sport, vacances . C'est le « temps libre », la civilisation des loisirs que le travail, hélas nécessaire, vient perturber, un peu comme l'école limite les jeux des enfants.

Tout doit se faire à la manière jeune, dans l'enthousiasme, et si possible en groupe. L'ennui, au travail et après le travail, est devenu une aberration, quelque chose de malsain. Comme les ados, soyons enthousiastes, gais, créatifs. Bien entendu, ce qui entrave cet idéal est tenu en piètre estime.

Par rapport aux périodes précédentes, on assiste à de nouvelles « alliances » au sein de la société. Pour en venir à l'école, on avait traditionnellement les adultes d'un côté, c'est à dire les parents et les profs, de l'autre les ados. Comme dans toute alliance, cela n'allait pas toujours bien entre les deux groupes d'adultes, de même que ce n'était pas forcément la guerre entre les adultes et les ados. Ces deux groupes, adultes et ados, étaient dans un rapport hiérarchique, les adultes dominant les ados, ce qui ne veut pas dire que les ados étaient soumis et dociles par définition.

Le changement d'idéal de vie a abouti à une redéfinition des alliances. Les parents tendant à vivre comme leurs enfants, d'une certaine manière (et les enfants comme leurs parents, nous le verrons plus bas), nous avons maintenant d'un côté les parents et leurs enfants, de l'autre, les profs. Ce regroupement des forces est relativement nouveau et il est perçu dans la population. On entend souvent cette remarque : « dans le temps, si je disais que j'avais reçu une baffé à l'école, j'en recevais une deuxième à la maison ; maintenant, les parents portent plainte contre le maître » !

Ce nouvel état de choses est favorisé par le fait que l'école tend à être vue comme un de ces éléments qui interfèrent avec les loisirs, un passage obligé et désagréable, certes utile, et qui empiète sur l'essentiel, le « temps libre ». Preuve en est une disposition de la nouvelle *Loi sur l'école obligatoire* (LEO) du canton de Berne qui autorise les parents à ne pas envoyer leurs enfants à l'école pendant cinq demi journées par an, sans justification, sur simple avis préalable, et ces absences ne sont pas comptabilisées dans les absences.

Les parents ont néanmoins besoin de l'école pour s'occuper de leurs enfants et pour qu'ils puissent jouir de leur temps libre sans entraves. Des écoles-pilotes, en France, gardent les enfants jusqu'à sept heures le soir pour que les parents puissent se retrouver et se détendre autour d'un verre après le travail, sans être incommodés par les demandes de leurs enfants. D'autres raisons, liées au deuxième phénomène, dont je parlerai plus bas, font que les parents apprécient que leurs enfants soient le plus longtemps à l'école. Sur fond de besoin et d'opposition, les rapports des parents avec l'école ne se sont pas simplifiés avec le temps ; mais cela est un autre sujet. Il n'empêche que cette nouvelle alliance des parents et de leurs enfants se répercute sur l'établissement du lien éducatif.

Se sentant soutenus par leurs parents, les ados considèrent qu'ils n'ont plus d'obligations envers l'école et les personnes qui y travaillent, profs, personnel administratif, concierges. Ils ont le même idéal de vie que leurs parents, l'école est un obstacle à ce qui est la « vraie » vie : les jeux, les loisirs, le sport. Un élève de 7e m'a dit un jour qu'il estimait qu'il avait trop de devoirs : « On a droit à nos loisirs ! » Echo de ce qu'il entend à la maison sans doute. Mais s'il a retenu l'idée et la replace spontanément dans le contexte approprié, c'est qu'elle a fait mouche dans son esprit.

Il est clair que les ados ont toujours préféré le jeu à l'école ; la différence est qu'aujourd'hui, aller à l'école n'est pas « normal » alors qu'autrefois on ne se posait pas la question, l'école était dans l'ordre des choses, même si on n'aimait pas y aller.

Si l'on ajoute à cette attitude l'incapacité pour les ados d'envisager un objectif à long terme (« L'école m'apporte une partie de ce dont j'aurai besoin pour mon futur »), on mesure le désintérêt relatif pour l'école et l'indifférence à établir un lien éducatif qui faciliterait les

apprentissages. On se méfie de l'enseignant(e), qui incarne contraintes et obligations. Ce désintérêt pour l'école est conforté par une opinion que l'on entend souvent dans la bouche d'adultes (donc de parents d'ados) : ce que l'on apprend à l'école n'a que peu de valeur et ne sert pas à grand-chose ; est utile ce que l'on apprend plus tard, quand on apprend son métier.

On peut comprendre ces adultes, confrontés aux changements, technologiques et autres, qui ont dû souvent - et doivent encore - faire un immense effort d'adaptation aux nouvelles normes de leurs métiers, ou même changer de métier. Ils ne voient que leur passé récent et ne songent pas que, s'ils ont pu s'adapter, c'est peut-être aussi un peu grâce à ce qu'ils avaient appris à l'école. Ils oublient que l'éducation est un continuum, que l'école fait partie du processus et qu'à ce titre elle est aussi importante que la formation continue.

Le changement de l'idéal de vie a une autre conséquence : la collaboration avec les parents devient difficile parce qu'ils sont mal disposés à l'égard de l'école et qu'ils ont une mauvaise image des profs. Les ados ont ainsi un sentiment d'impunité par rapport à leur conduite et à leur attitude. J'ai souvent l'impression, dans une situation tendue avec un élève, que je suis le seul à me faire du souci. Le mot collaboration n'a pas le même sens pour tout le monde !

Pour terminer avec ce premier phénomène, je dirai que le changement d'idéal de vie qui prend place à notre époque, en changeant les rapports de forces entre parents, ados et profs, conduit à un désintérêt des ados pour l'école et à une sorte d'indifférence à l'égard des gens avec qui ils travaillent. Ce désintérêt se manifeste par une série de signes.

De plus en plus, les élèves se comportent dans l'école comme s'ils étaient dans un milieu anonyme. Indifférence aux personnes : on ne salue plus, moins par impolitesse que par indifférence, comme on ne salue pas toutes les personnes que l'on croise dans une ville ; les concierges sont les gens qui balaisent après eux, c'est leur métier et en plus, « ils sont payés pour ça ». Et l'environnement, justement, on n'y est guère attentif : on ne demande plus à décorer les classes de posters ou de plantes et à en faire des endroits agréables pour travailler. Les chaises des copains absents restent sur les tables pendant toute une leçon, si on ne dit rien, et ça ne gêne personne. J'ai donné ainsi une leçon entière de latin à une petite dizaine d'élèves, regroupés au fond de la classe, avec entre eux et moi les chaises de la dizaine des élèves non latinistes absents ; aucun élève n'a trouvé cela gênant. Indifférence à la collaboration : les oublis de toutes sortes se multiplient, on ne les signale plus, il est normal de tout perdre, de tout oublier ; quand il s'agit de rendre un travail, une circulaire à faire viser par les parents, on ne se sent pas tenu de respecter les délais fixés.

Devant la montée de l'indifférence et l'obligation, pour les profs, d'enseigner, et pour les élèves, d'aller à l'école tout de même, se pose la question de l'établissement d'un lien éducatif satisfaisant. Si les profs sont « à peu près » au clair sur le genre de liens qu'ils veulent établir avec leurs élèves, ils ne savent plus très bien ce que les ados attendent d'eux. Ils deviennent « opaques », peu confiants. Il faut trouver de nouvelles approches en tenant compte des changements. Mais examinons le deuxième phénomène, la transformation des ados en un groupe social distinct.

Un nouveau groupe social

Les ados de maintenant jouent un rôle social de plain pied avec les autres groupes. Cet état de fait contraste avec le passé où les ados étaient comme mis dans une parenthèse sociale jusqu'à ce qu'ils entrent dans la vie active, jusqu'à ce qu'ils soient des adultes. Tout ce qui les touchait passait par leurs parents, qui étaient, si j'ose cette comparaison, leur interface social. Les ados ont maintenant leur propre interface.

Pour ce deuxième phénomène, des forces générales de changement sont à l'œuvre et les ados subissent plus qu'ils ne créent la nouvelle situation. Si l'on en croit N. Elias, le processus de civilisation des mœurs occidentales, dès la fin du moyen âge, a mis en mouvement la séparation du monde des adultes et de celui des enfants. L'enfance cesse d'être transition vers la vie adulte pour devenir un état en soi. La démonstration d'Elias à propos de l'éducation sexuelle est très éclairante sur ce point. On fait de l'enfance (et de l'adolescence) un âge à protéger, à préserver, en quelque sorte, du monde des adultes. L'enfant est pour ainsi dire enfermé dans son enfance, on en fait un être à part. De là certainement l'intérêt scientifique porté à l'enfance dès le siècle dernier par la psychologie et la pédagogie. Objet d'étude, l'enfance et l'adolescence - l'état non adulte - sont presque devenues une variété humaine à part. Le désir, légitime et bienveillant, de comprendre l'enfance et l'adolescence, avec ses milliers de travaux de recherche et ses expériences (pensons aux expériences pédagogiques), a contribué d'une certaine manière à isoler les ados et à les cantonner dans un monde à eux, distinct de celui des adultes.

Ce mouvement séculaire est amplifié par deux phénomènes récents qui touchent le monde des adultes. Bien que différents de nature, ces phénomènes ont des conséquences semblables : ils modifient profondément les caractéristiques de la famille.

Le premier est le mouvement d'émancipation des femmes. Les femmes ne souhaitent plus consacrer tout leur temps à leurs enfants et, souvent, elles reprennent un travail au moment de l'adolescence de leurs enfants. Ainsi, les ados s'habituent à se prendre en charge pour toutes sortes de tâches que leurs mères assumaient traditionnellement : se nourrir, se vêtir, gérer leur temps et leur argent (ils disposent souvent de sommes relativement élevées). C'est bien par la force des choses que les ados sont plus indépendants qu'ils ne l'étaient « dans le temps » ; on les laisse plus libres parce qu'on peut difficilement faire autrement.

Pourtant, si les mères travaillent, c'est aussi par nécessité économique, ce n'est pas un choix. Mais les conséquences sur les ados sont les mêmes : les ados sont souvent seuls et doivent se débrouiller. Chacun, parents et enfants, a sa vie, et le foyer tend à devenir un toit que l'on partage. On ne s'étonne pas alors que les parents souhaitent partager des activités de loisir avec leurs enfants plus que des soucis d'école.

Deux journalistes de *Newsweek*, B. Kantrowitz et P. Wingert, se sont penchées sur la vie des ados américains après la tragédie de Littleton, où deux ados ont froidement abattu une quinzaine de leurs camarades avant de se donner la mort. Le fossé entre le monde des ados et celui des parents est très présent dans leur article et dans le dossier que le magazine consacre à l'affaire. Titre de l'article : « Les parents connaissent-ils leurs enfants ? » (« Do Parents Know their Kids ? »). La couverture de ce numéro étale en grandes lettres : « La vie secrète des ados américains » (« The Secret Life of American Teens »). Ailleurs, dans le dossier, on parle de la

création par les ados d'un « univers alternatif » (« alternative universe »). Au delà de l'aspect racoleur des titres et du fait que l'Amérique n'est pas l'Europe, je ne peux qu'être frappé par la similitude du constat des journalistes américains avec ma propre réflexion. Les modes de vie des ados du monde occidental ne sont pas si éloignés les uns des autres et les changements de société vont dans le même sens, nuancés dans chaque pays par des particularités culturelles. Les ados américains ne sont pas foncièrement différents de ceux d'ici.

Les ados sont ainsi devenus un groupe social qui présente certaines des caractéristiques d'une classe sociale, certaines autres d'une minorité. Ce groupe a également ses caractères propres qui découlent du fait qu'il est constitué, précisément, d'ados. Les ados constituent un monde parallèle à celui des adultes, mondes qui se ressemblent en bien des points, qui se copient mutuellement mais qui se fréquentent peu. Il arrive qu'on parle, pour caractériser les ados en tant que groupe social, de « tribu », mot que je n'adopte pas à cause de ses connotations quelque peu péjoratives. Je ne vais pas entrer dans le détail des caractéristiques de ce groupe. Ce qui m'intéresse, ce sont les signes que je perçois et qui prouvent qu'on a bien affaire à un groupe distinct.

Sur le plan financier, les ados ont leurs cartes de crédit et leurs comptes en banque, taillés à la mesure de leurs capacités financières. Le monde économique s'intéresse aux ados et leur propose rabais et autres avantages pour mieux leur vendre toutes sortes de produits spécialement conçus pour eux : fringues, nourriture, CDs, accessoires divers. Les ados ont leur langage, leur musique, leur littérature, leurs sports. Bref, il existe aujourd'hui une culture ado dans laquelle les adultes pénètrent en fait assez peu. Sur le plan social, les ados ont leurs lieux de rencontre, centre de jeunesse municipal, local privé (souvent pour y faire de la musique) en dehors du foyer familial. La politique leur fait les yeux doux : il existe des parlements des jeunes dans de nombreuses villes, des rencontres internationales de jeunes s'organisent dans le monde entier, on abaisse l'âge de la majorité civique.

Rôle social, économique, culturel et politique, tous les ingrédients sont là qui caractérisent une classe sociale. Pourtant il y a une différence capitale : ce monde ado est bien un monde adolescent dans le sens où les ados n'assument pas de véritables responsabilités sociales ni politiques. Toutes les responsabilités, et d'abord celle de gagner sa vie, incombent aux parents. Menant une vie très semblable à celle des adultes, les ados échappent à ce que cette vie a de plus ennuyeux. Quel sentiment de liberté ! On comprend l'attrait qu'exerce ce genre de vie sur les adultes, qui eux souhaitent vivre une vie d'ado avec des moyens et des possibilités d'adultes.

Malgré toute son indépendance, sa culture, son « monde alternatif », l'ado dépend pourtant de ses parents, ce qui l'arrange - aux parents les responsabilités barbantes - et l'irrite en même temps : il ne se sent pas libre. Dans un travail où des élèves de 8e année devaient comparer leur vie d'ados et d'écoliers à celle d'un ado du tiers-monde obligé de gagner sa vie, plusieurs élèves ont émis l'idée que, dans un sens, leur copain travailleur était moins à plaindre qu'eux parce qu'il gagnait sa vie et qu'eux étaient dépendants de leurs parents. De deux choses l'une : ou bien nos ados ne comprennent pas que, ayant à peu près tout ce qu'ont les adultes, ils ne puissent pas avoir aussi l'indépendance totale ; ou bien ils subissent tellement toute forme de restriction à leur indépendance que, pour eux, gagner sa vie a plus de valeur que tout ce qu'ils peuvent obtenir par ailleurs.

Et le lien éducatif dans ce contexte ? Comment cette transformation des ados en « classe » a-t-elle influencé l'établissement du lien éducatif ? Nous avons vu que le changement d'idéal de vie des adultes provoquait par ricochet une attitude d'indifférence face à l'école. Celle provoquée par l'accession au statut de groupe social reconnu, accepté, encouragé même (et spécialement par ceux qui en profitent financièrement), est le contraire de l'indifférence ; les deux attitudes ne sont pourtant pas incompatibles mais on se doute qu'elle créent une situation peu banale. Nous y reviendrons.

Les ados ont une certaine conscience du pouvoir que leur confère le groupe ; un marxiste dirait qu'ils ont une conscience de classe, et ils la manifestent dans leurs rapports avec les profs. C'est cela aussi qui est nouveau. Les rapports avec les adultes ne sont plus envisagés de manière hiérarchique. Ils veulent être respectés et n'acceptent pas d'être traités de manière condescendante : des élèves d'une classe par ailleurs peu travailleuse me disaient leur mépris pour une remplaçante qu'ils avaient eue pendant quelques mois : « On pouvait pas la respecter, elle était nulle : elle nous mettait que des 6 ! Et quand on lui disait : 'Casse-toi !' elle le faisait ! » À quoi j'objectai, pour ce qui concernait les notes, qu'ils avaient de la chance d'obtenir de bonnes notes et qu'avec moi ce n'était pas souvent le cas. « Oui, mais au moins, vous, vous nous faites travailler », voulant dire par là qu'ils pouvaient respecter quelqu'un qui les prenait au sérieux.

On veut traiter de groupe à groupe, sur un pied d'égalité. Et c'est ainsi que les ados se mettent à contester les différences qu'ils remarquent entre les profs et eux. Certaines questions sont apparues dans le discours des élèves, dont certaines paraissent futiles, mais qui n'en dénotent pas moins ce nouvel esprit. Elles concernent toutes sortes d'aspect de la vie scolaire. Voici certaines de ces questions :

- Pourquoi êtes-vous payés et pas nous ?
 - Pourquoi avons-nous des devoirs et pas vous ?
 - Pourquoi avons-nous plus d'heures d'école que vous ?
 - Pourquoi devons-nous porter des pantoufles en classe et pas vous ?
 - Pourquoi n'êtes-vous pas punis quand vous oubliez quelque chose ?
- ...étant bien entendu qu'ils estiment ces différences parfaitement injustes ; et je dois avouer que j'ai certaines fois le sentiment qu'ils n'ont pas entièrement tort.

Les ados se sentent égaux aux profs non pas en tant qu'individus - ils ne sont pas naïfs - mais en tant que groupe. Dans cette optique, ils ressentent aussi d'une façon négative le fait qu'on les oblige à aller à l'école, même s'ils savent que c'est nécessaire pour leur avenir. Si le sentiment d'obligation l'emporte sur celui de nécessité, voire de privilège, quand ils se comparent aux ados du tiers-monde, les rapports avec les profs seront marqués par ce mauvais sentiment. Ils établissent moins spontanément des rapports avec leurs profs parce qu'à leurs yeux, l'enseignant(e) devient le symbole de l'obligation, de la contrainte - et pas seulement parce qu'il (elle) donne des devoirs ou exige certaines choses.

On voit bien que cette attitude se confond avec l'indifférence dont je parlais plus haut et il est souvent très difficile de démêler ce qui est indifférence et ce qui est dû à la « conscience de classe » des ados.

Reprenons maintenant notre question du début : à quels ados avons-nous affaire ? Ce sont toujours des adolescents, avec la psychologie particulière que nous leur connaissons ; ils

aiment à la fois la solitude et fonctionner en groupe, ils découvrent leur individualité et leur pouvoir. Voilà quelques aspects de l'adolescent éternel et je ne choisis pas ceux-là par hasard. Le goût d'être en groupe s'accommode comme d'un gant de la transformation des ados en groupe social distinct ; ce n'est pas une révolution pour les ados. Leur psychologie les prédispose à accepter cela comme étant parfaitement naturel. De même, l'indifférence à l'égard de l'école, deuxième trait de mentalité des ados dont j'ai parlé, rencontre le besoin de solitude. Ils se sentent parfois étrangers au monde de l'école comme ils se sentent souvent étrangers au monde.

La nouvelle mentalité des ados n'est donc pas en contradiction avec leur psychologie, et je pense que c'est là une des raisons pour laquelle les profs sont déboussolés. Ils n'arrivent plus à retrouver, dans certains de leurs comportements, l'adolescent que les cours de psychologie leur ont fait connaître parce qu'ils ne font pas une distinction claire entre psychologie et mentalité et parce que la mentalité qu'ils comprennent n'est plus tout à fait celle des ados d'aujourd'hui.

Pourtant, ils (re)connaissent ces problèmes de mentalité quand ils accueillent dans leurs classes des élèves immigrés, venant de pays où la culture et la religion sont différentes de celles des ados d'ici. Ils savent bien, les profs, qu'il faut établir, avec ces élèves, un lien éducatif sur des bases différentes. L'exemple des élèves immigrés me semble être une amorce de réponse pour résoudre le problème de l'établissement d'un lien éducatif satisfaisant avec les ados d'aujourd'hui.

La première étape consiste à reconnaître que quelque chose a changé chez les ados, non pas leurs besoins psychologiques, qui restent les mêmes, pas plus que leurs capacités intellectuelles ; ils ne sont pas devenus des surhommes. Ils se sont forgé une mentalité qui s'accommode de la société dans laquelle ils vivent. L'évolution sociale leur a permis de prendre dans cette société une place qu'ils n'avaient pas auparavant, place qu'ils revendiquent haut et fort. Je ne peux m'empêcher de songer ici que l'histoire nous offre un formidable exemple d'un groupe qui est devenu une classe sociale, qui a dû lutter avec acharnement pour être reconnue comme telle et gagner le respect des autres classes. Je pense à la formation de la classe ouvrière au siècle passé. Il faut évidemment prendre cette comparaison avec toutes les réserves qui s'imposent.

Une fois ce changement de mentalité reconnu, admis, il s'agit de faire ce que certains profs font pour construire un lien éducatif solide avec leurs élèves étrangers : apprendre à les connaître en se documentant sur leurs cultures, apprendre et comprendre leurs mentalités. Il faut faire de même pour les ados d'ici. C'est en se familiarisant avec leur univers mental aussi bien qu'en connaissant leur psychologie qu'ils arriveront à établir cette relation de confiance que j'évoquais plus haut. On ne peut accorder sa confiance qu'à une personne dont on sait qu'elle vous connaît.

Il n'est pas pour autant question de faire tout ce que veulent les ados. Une relation est faite de deux partenaires qui doivent chacun y trouver son compte. Il faut trouver un compromis satisfaisant entre les deux parties prenantes de la relation, de sorte que les ados puissent satisfaire aux exigences de l'école tout en sachant qu'ils sont respectés. Tant que les ados seront astreints à fréquenter l'école, ils devront réapprendre à intégrer cette obligation dans leur mentalité pour qu'elle puisse se transformer en un élément positif. Il faudra aussi que les

profs intègrent la nouvelle mentalité des ados à leur pratique pédagogique. La balle est dans les deux camps. Réflexion, dialogue, mais aussi volonté de réussir sont les outils nécessaires pour améliorer la situation.

Conclusion

Arrivé au terme de ce travail, je voudrais préciser que je suis conscient du caractère partiel de mes idées et de l'état d'inachèvement de ma réflexion. Confronté depuis longtemps à des ados, j'ai tenté de comprendre ce qui se cachait sous les signes multiples et divers qu'ils nous donnent dans les classes à travers leurs remarques, leurs comportements, leurs refus, leurs enthousiasmes. Les tentatives de rationalisation aboutissent forcément à décrire des types que l'on ne rencontre pas dans la réalité. Tous les ados ne présentent pas cette indifférence et cette « conscience de classe » au même degré, ni d'une manière constante. On a affaire à des individus adolescents, en développement, dont le comportement est sujet à d'innombrables variations d'individu à individu aussi bien que dans un même individu.

Si j'ai choisi de réfléchir au rôle de la mentalité dans le lien éducatif, c'est que la littérature à laquelle j'ai eu accès ne m'a pas paru envisager les choses sous cet aspect. L'ouvrage de J. Filloux nous donne bien de nombreux témoignages d'ados qui parlent de leurs relations à l'école et aux profs, mais le point de vue est diachronique, et c'est l'aspect évolutif qui m'a intéressé.

Mentalités qui changent, mentalités qui se frottent et qui se heurtent, voilà une des raisons de la difficulté à mettre en place le lien éducatif. Interrogeons-nous sur la mentalité des élèves, quelques malentendus se dissiperont alors. Et que se passera-t-il quand des ados d'aujourd'hui deviendront les profs d'ados qui ont la même mentalité qu'eux ?

Bibliographie

- Cifali, Mireille, *Le lien éducatif*, PUF, Paris, 1994.
- Elias, Norbert, *La civilisation des moeurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1976.
- Filloux, Janine, *Du contrat pédagogique*, Dunod, Paris, 1981.
- Frankena, William K., « Education », in *Dictionary of the History of Ideas*, Charles Scribner's Sons, New York, 1974.
- Goumaz, Gaston, *Enseignants, enseignés : une relation de confiance*, Ed. des Sables, Genève, 1991.
- Kantrowitz, Barbara & Wingert, Pat, « Do Parents Know Their Kids ? », in *Newsweek*, May 10, 1999.
- Leland, John, « The Secret Life of Teens », in *Newsweek*, May 10, 1999.
- Passeron, Jean-Claude, « Pédagogie et pouvoir », in *Encyclopedia Universalis*, Paris, 1997.
- Zeldin, Theodore, *An Intimate History of Mankind*, Vintage Books, 1998.